

paraît-il, en balance avec lui dans l'estime académique. L'Académie s'est montrée très académique et le jeune lauréat se montre aussi très académique. Il dit « mon ami Francis Jammes », il le protège naïvement. Car, dans cette histoire, tout le monde fut naïf, excepté M. Barrès, qui se révèle le Sixte-Quint de cette assemblée bien pensante. Voici *le Petit Chose couronné*.

L'Académie vient de décerner son grand prix littéraire. L'élu, M. André Lafon : le livre : *l'Elève Gilles* : la somme, dix mille francs.

M. André Lafon, voici vingt-quatre heures, était un délicat et modeste jeune homme de lettres, connu à peine de quelques familiers, de deux ou trois jeunes revues, mais connu de M. Maurice Barrès.

Son roman autobiographique est agréable, honnête, d'une raison qui plaît par sa sagesse à la portée de tous : c'est presque un livre de vertu. L'histoire est simple : elle pourrait porter en sous-titre : *L'Elève Gilles* ou *l'année de collège* (collège et non collage) *d'un garçon de dix ans*, c'est un recueil de la vie sentimentale à l'âge où l'amour n'est qu'un mot expérimenté.

M. André Lafon a vingt-neuf ans : né à Blaye, dans la Gironde, il n'a rien d'un Girondin, étant par nature timide, sage et bien pensant. Il a fait de bonnes études, mais, la fortune lui manquant, il dut se faire répétiteur : les jeunes pensionnaires du lycée de Bordeaux, du lycée Carnot à Paris et d'un collège à Neuilly. Mais M. Barrès n'habite-t-il pas de ce côté aussi ! Et il me plaît d'imaginer qu'un clair matin, au Bois, le Petit Chose et l'ami assagi de Petite-Secousse se sont rencontrés dans une allée secrète ; ils se sont plu, ils ont causé... ils ont causé littérature. Les prix couronnés n'ont souvent pas d'autre histoire.

M. André Lafon part bien. Il finira, je vois clair dans la ligne de destinée, dans le fauteuil de M. Henry Bordeaux... quand Bordeaux sera mort, et qu'il aura été élu.... — T.

§

M. Tristan Derème a donné, dans les derniers numéros du journal **Pyrénées et Océan**, une belle et passionnée étude sur *Jules Laforgue*, mais qui dépasse par son importance le cadre de ces notes. On me saura gré toutefois de l'avoir signalée.

R. DE BURY.

THÉÂTRES

CHATELET : *Hélène de Sparte*, tragédie en 4 actes, de M. Emile Verhaeren, musique de scène de M. Déodat de Séverac (4 mai). — THÉÂTRE DES ARTS : *Mil-neuf cent douze*, scènes contemporaines en 5 actes et 6 tableaux, de MM. Charles Muller et Régis Gignoux. Musique, ballet et instrumentation de M. Florent Schmitt (18 avril). — THÉÂTRE MICHEL : *L'Avocate*, comédie en un acte de M. Michel Misset, *Madame en aura un*, comédie en un acte de M. Jean Pellerin. *On purge Bébé*, pièce en un acte, de M. Georges Feydeau. *Le Tiers porteur ou l'Honneur de Désiré*, opérette en un acte de MM. Kolb et André de Fouquières, musique de M. Claude Terrasse (27 avril). — Memento.

Il faut certes admirer M. Emile Verhaeren. C'est un vrai poète.

C'est même peut-être, presque sûrement, un grand poète. C'est en tout cas un écrivain d'une réelle personnalité. Il n'a pas recommencé ce que d'autres ont fait. Sans souci de plaire ou de déplaire, il a parlé selon sa voix. C'est une voix forte, rude, souvent même un peu rauque, qui secoue plus qu'elle ne caresse, qui crie plus qu'elle ne chante. Ce que fut Constantin Meunier en sculpture, on pourrait dire que M. Verhaeren l'est en poésie, et sans doute cela est-il parfois un peu fruste pour nos yeux et pour nos oreilles habitués à plus de finesse, — une finesse qui n'est d'ailleurs souvent que de la fadeur. Mais cela me plaît par-dessus tout qu'un homme sache être lui-même, lui seul, et s'entête à l'être. Tant de défauts qu'il puisse avoir, — et l'on a peut-être d'autant plus de défauts qu'on a une forte personnalité, — l'œuvre d'un tel homme a toujours grande chance d'offrir de la beauté. Celle de M. Emile Verhaeren en est une preuve. Une sorte de beauté y éclate à chaque page, un peu barbare, mais pleine et forte et qui vainc souvent notre goût.

On vient de jouer de lui au Châtelet, dans des soirées de gala organisées par M. Astruc, une tragédie en quatre actes : **Hélène de Sparte**, représentée pour la première fois en France, après avoir été applaudie en Allemagne et en Russie. Vous avez lu sans doute dans les journaux qu'elle a eu un grand succès. Cela est vrai. On a grandement fêté le poète qu'est M. Verhaeren. Vous avez lu sans doute aussi qu'elle a été admirablement jouée. Je vous prie ici de n'en rien croire. Je me flatte de savoir ce qu'est un acteur, une actrice qui jouent bien. Je n'ai pas cette admiration facile que conquièrent immédiatement les poses plastiques de telle comédienne, ou le ton scandé et la voix de mélodie de tel comédien. J'estime qu'on peut et même qu'on doit dire les vers de la voix la plus naturelle du monde. Ils ont leur musique par eux-mêmes, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter je ne sais quel chant dans le débit. Si les pièces en vers nous ennuient tant, la plupart du temps, c'est justement parce que les comédiens croient devoir y apporter leur mauvaise et prétentieuse emphase. Ceux qui étaient chargés de nous représenter les personnages d'*Hélène de Sparte* n'y ont pas manqué. De M. de Max, si agaçant de maniérisme et de déclamation, à M^{lle} Ida Rubinstein, de qui j'espère qu'elle danse mieux qu'elle ne joue, c'était à qui serait le plus mauvais. Seul M. Desjardins s'est montré acceptable, par son habituelle sobriété. Quant aux décors, vous savez mon peu d'enthousiasme pour les grandes mises en scène. Ceux d'*Hélène de Sparte*, sauf celui du deuxième acte, d'une réelle beauté, ne sont qu'un aveuglement de couleurs, c'est tout ce qu'on en peut dire. Tout cela, je l'avoue, surtout ces acteurs déclamatoires et gesticulants, m'avaient fort gâté le spectacle. La pièce, par son sujet, me séduisait déjà fort peu. Je m'étonnais que cette mythologie eût pu tenter M. Verhaeren, dont

toute l'œuvre en est si éloignée. J'avais là comme l'impression d'un poème officiel, où l'auteur n'a pas eu toute sa liberté, où il lui a fallu se guinder, accepter les lieux communs d'usage. J'avais un peu tort. Après l'avoir vu jouer, j'ai lu *Hélène de Sparte*. Il s'y trouve de beaux passages. C'est même par endroits une œuvre intéressante, moins fade certes que les tragédies où s'amuse, — seuls ! — quelques-uns de nos poètes actuels. Tout l'instinct brutal, toute la sensualité exaspérée d'un Castor et d'une Electre, et la dureté ambitieuse d'un Pollux, M. Verhaeren nous a rendu cela avec une vraie force. Il était là dans son élément. Ecoutez aussi Hélène, déprise du passé fabuleux, confier sa rêverie au vieux roi Ménélas :

HÉLÈNE

Oh ! que d'heures en deuil depuis sont survenues;
Et comme, hélas ! est loin l'orgueil de ces beaux jeux ;
Je ne veux plus songer qu'à la tranquille vie
D'une femme qui garde et qui soigne un foyer,
Avec de lentes mains doucement asservies :
J'ai vu tant d'autres feux terribles flamboyer
Que j'adore la lampe et que j'aime les âtres !
Nous vivrons loin de tous, en nous aimant un peu
Acceptant sans fléchir l'existence grisâtre
Et le poids, jour à jour, plus lourd des ans nombreux.

MÉNÉLAS

Pour moi, vous resterez toujours la reine ardente
Dont rien n'a pu flétrir le front ferme et vermeil.

HÉLÈNE

Oh ! le déclin du corps, les angoisses mordantes.
Mes yeux n'ont que trop vu se coucher de soleils !
Mais aujourd'hui, je te reviens, l'âme meilleure
Sachant quel bonheur sûr mon cœur a négligé,
En arrachant sa vie aux soins de ta demeure ;
Je t'apporte mon être étrangement changé
Et pour vivre avec toi, une femme nouvelle.

Il y a également, dans ce ton, quelques passages agréables dans *Hélène de Sparte*. Pour le reste, M. Emile Verhaeren ne pouvait pas plus qu'un autre échapper aux défauts des pièces en vers, surtout en vers alexandrins, où, sur la quantité, bon nombre, avec leur abus d'épithètes, ne sont là que pour la rime.

Je vous ajouterai, sur cette solennité, un amusant écho paru dans *Paris-Midi*. Vous aurez là, un peu, le décor de la salle.

En ce temps-là, Astruc dit aux courriéristes de théâtre : « Encore un peu de temps et vous verrez la grande saison de Paris. » Et Serge Basset, Auguste Germain, Paul Largy, Trebor et quelques autres furent remplis d'une grande joie et allèrent répétant que la grande saison de Paris devait

arriver. Et le samedi qui précède le quatrième dimanche après Pâques, Astruc ayant rassemblé les courriéristes, leur dit en leur tendant un programme rédigé par ses soins : « Buvez cette prose, car ceci est mon sang. Avant que le coq chante, la grande saison de Paris sera commencée. » Et il leur donna rendez-vous dans un temple appelé le Châtelet, et où avait été déjà martyrisé Saint-Sébastien, en leur disant que, cette année, on allait torturer la Belle Hélène.

Et pour que la saison fût très parisienne, il choisit pour l'aider dans ses desseins le Belge Verhaeren, comme il avait choisi, l'année précédente, l'Italien d'Annunzio. Et dans le temple, tous les Parisiens étaient rassemblés ; Aga Khan, Weingartner, Bjørnsterne-Bjørnson, James Hyde, Arach-tengui, Percy Peixotto, Argoutinsky et les douces brebis Zina Brozia, Kousnietzoff, Isadora Duncan, Juanita de Frezia et bien d'autres encore.

Et quand parut Ida Rubinstein, russe, dans des décors russes, figurant un paysage grec, les disciples d'Astruc dirent : « Il paraît que la saison de Paris va commencer... » Mais ils n'étaient pas encore convaincus dans leur cœur.

Mais quand ils virent un frère désirer les caresses de sa sœur, ils pensèrent qu'ils étaient à Paris et quand ils entendirent une femme souhaiter ardemment de partager la couche d'une autre femme, ils comprirent qu'ils assistaient à un spectacle vraiment parisien. — TRIAL.

Voici maintenant deux comptes-rendus de mon habituel remplaçant :

« Il se peut que je paraisse dénué de toute vergogne à qui parcourra ces lignes, après avoir lu celles que publia sur moi Maurice Boissard dans les nos des 1^{er} et 16 avril du *Mercury*. On sera tenté de croire que le juste plaisir que je ressens à m'asseoir, aux secondes représentations, dans le fauteuil que tout théâtre y réserve à mon ami l'emporte sur un amour-propre qui serait plus de mise. Mais pourquoi lui tiendrais-je rancune ? L'âge hélas ! fait, j'en ai crainte, qu'il oublie la valeur des termes dont il use, et je ne sais si parfois son cerveau n'ignore pas ce que sa plume écrit. Aussi bien, parmi les rares personnes qui ont l'heur de l'approcher, il n'en est point qui ne sache quel cœur débonnaire et d'une délicatesse toute féminine est le sien et que sa parole fut toujours d'une aménité exquise, voire un peu précieuse, pour quiconque. Bien que réfractaire aux utopies socialistes, on le pourrait néanmoins définir : un communiste idéal. Je n'en dirai qu'un exemple, entre mille. Le bonheur est certain, que l'on éprouve à publier un article dans une revue comme celle-ci, et ce bonheur, pour tout analyste, est le résultat de deux mouvements successifs, — intellectuel et physique — de l'être : écrire et toucher. C'est-à-dire 1^o transmuter en copie ces ondes spirituelles qu'est la pensée (et c'est une volupté) ; 2^o passer à la caisse (et c'est indubitablement une autre volupté). Eh bien, ce bonheur double, jamais Boissard ne se refusa à ce que ses amis en profitas-

sent, et il me fit ainsi trois ou quatre fois l'honneur de le partager avec moi : j'écris, et lui — touche. Ne serais-je pas malvenu à boudier plus longtemps ? Aussi, pour 1912, ai-je refait mon petit Boissard.

« Auteurs de la pièce : partie littéraire, MM. Charles Muller et Régis Gignoux ; partie musicale, M. Florent Schmitt. M. Charles Muller a déjà fait du théâtre, *Maison de Danse*, en collaboration avec M. Nozière, dirent les affiches. Quant à M. Régis Gignoux, l'art de la scène est un sujet dont il cause volontiers, étant critique dramatique. Il en causait naguère à *Paris-Journal*, fort judicieusement, si bien même que — peut-être parce qu'il n'est pas du bois dont on fait les courtisans — la nouvelle direction de ce quotidien crut devoir le remplacer.

« Malgré la collaboration de M. Charles Muller, 1912 n'est pas une revue « à la manière de » ses aînées. Bien au contraire, ses auteurs se sont essayés à élargir le cadre dans lequel jusqu'à maintenant fut représenté ce genre, qu'on dit remonter à Aristophane. C'est ainsi qu'ils se sont imposé de ne point faire de personnalités et d'écrire en quelque sorte une vraie satire sociale. Certes, nous y voyons passer Gambetta, Ferry, Waldeck-Rousseau et Briand, mais ils y sont représentatifs de doctrines et ce n'est point leur personne physique ou privée qu'on y ridiculise. Moralement c'est un sensible progrès. Puis, MM. Muller et Gignoux n'ont pas manqué de logique dans leurs critiques, et je ne vois nulle contradiction dans ce qu'ils réprouvent. On sent qu'ils ont une opinion philosophique de la société, que tout dans leur revue se rapporte à cette opinion et qu'ils l'y professent. Puis encore ils s'y montrent les lettrés que l'on connaissait, et, pour ce qui est de leur esprit, il n'est pas du boulevard, mais meilleur. Si 1912 n'a pas trouvé le succès qu'il méritait il faut peut-être en accuser ses qualités. De plus, il y avait trop d'entractes, et pas assez de lien entre les scènes. Il faut savoir que le soir du service de seconde 1912 a été représenté en dépit de tout bon sens. On n'a nullement suivi l'ordre des actes, et nous avons été frustrés du fameux ballet des vices. Il est vrai que la vie est chère et qu'il serait fou de la part de la direction du Théâtre des Arts de ne pas restreindre ses dépenses le jour où l'on convoque la critique. Décors et costumes furent bien. Parmi les artistes, je ne vois guère à citer que MM. Fabert et Dullin. L'individualité de ce dernier est telle — dans la voix — que, quelle que soit la pièce, c'est toujours le Smerdiakow de Dostoïevski qu'on entend.

« Si le dernier spectacle du Théâtre Michel signifie succès, c'est à la reprise d'**On purge Bébé** qu'il le doit. Le seul reproche qu'on puisse faire à cette pièce, qui veut être désopilante, c'est de l'être trop. Il manque à M. Feydeau le sens du goût et celui de la mesure, qui en est d'ailleurs inséparable. Toutes les occasions de faire rire,

il les accumule comme elles se présentent, et il semble qu'il se garde de procéder à une sélection. Il fait une place égale à toute répartie ou situation plaisantes, qu'elles soient ou non entachées de vulgarité. Et c'est, ma foi ! regrettable, car M. Feydeau possède la *vis comica*, plus rare qu'on ne croit, celle qui ne va pas sans le don d'observation et même de psychologie. Un deuxième Courteline, moins paresseux que le premier, mieux qu'un Tristan Bernard ferait je crois notre affaire. M^{me} Cassive et MM. Lamy et Rozenberg jouent *On purge Bébé* avec bien du talent.

« Les trois autres pièces du même soir offrent peu d'intérêt. **L'Avocate** et **Madame en aura un...** feraient de passables levers de rideau. Quant au **Tiers Porteur**, de MM. J. Kolb et André de Fouquières, n'était la musique de Claude Terrasse, spirituelle lorsqu'elle n'est point farce, ce serait, tant elle manque de drôlerie, une pièce à passer sous silence. Elle se veut être opérette, et s'en remet uniquement aux rythmes cocasses du musicien. Malgré tout son talent, le compositeur n'en saurait posséder assez pour compenser la platitude du livret. Une seule plaisanterie a vraiment fait rire la salle, et je n'en puis apprécier le sel. A chacune des personnes dont il serre la main, Harry, le principal personnage, a coutume de dire : « Bonjour, espèce de Chéramy ! » Certes M. Chéramy n'est nullement exempt de travers : nous tous avons les nôtres. Mais je m'étonne que M. de Fouquières, qui, habitué du Foyer de la Danse et des bals mondains, a dû maintes fois se rencontrer avec M. Chéramy dans un même cotillon, ait choisi pour cible d'une plaisanterie plus que facile celui que le regretté Jean de Mitty (pas un pince-sans-rire, celui-là) avait surnommé le comte Mosca. Beethoven, Stendhal et Richard Wagner doivent assez, il me semble, à l'inlassable éloquence de l'éminent avoué, pour qu'on regarde à deux fois avant de faire rire toute une salle à ses dépens. Pour mon compte, j'en ai eu le cœur navré. »

MEMENTO. — Théâtre Molière : *Vers l'abîme*, pièce en 3 actes, de MM. Caillau et M. Dekobra. *Un justicier*, pièce en 3 actes, de MM. O. de Gourcuff et F. Plémur (27. avril). — Capucines : *Ce qu'on peut dire*, revue en 2 actes, de MM. Hugues Delorme et Jean Deyrmon. *L'Autre mari*, comédie en un acte, de M. Robert Dieudonné. *La Surprise*, pièce en un acte, de M. Jean Gusky (30 avril). — Porte-Saint-Martin : *la Crise*, comédie en 3 actes, de MM. Paul Bourget et André Beaunier (3 mai). — Folies Dramatiques : *Lâchons nos femmes*, vaudeville en 3 actes, de MM. R. de Noter et Marcel Temporal (3 mai). — Théâtre Antoine : *Gaspard de Besse*, drame héroï-comique en 5 actes, en vers, de MM. H. Sauvaire et F. de Nus (4 mai).

MAURICE BOISSARD.